

Fin de manœuvres

Autor(en): **Thomi, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **9 (1933-1934)**

Heft 13

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-708944>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

une dépêche chiffrée; elles peuvent aider à traduire les parties chiffrées et par conséquent à trouver la clef; avec le dernier système étudié, ce danger n'est pas à craindre. Il faut avoir soin, si on chiffre seulement des parties de la dépêche, de chiffrer des phrases entières, mais jamais des mots isolés.

Quand on a chiffré une dépêche, il est de bonne précaution, avant de l'expédier, de la déchiffrer ou de la faire déchiffrer, afin de s'assurer qu'on n'a pas commis d'erreurs.

Les brouillons qui ont servi aux opérations de chiffrement doivent toujours être brûlés; la traduction littérale de ces dépêches ne doit jamais figurer dans un document destiné à être publié. Ces précautions ont pour but de ne fournir à l'ennemi, qui aurait intercepté une dépêche chiffrée, aucun indice pouvant, par rapprochement de textes ou correspondance de signes, le mettre sur la voie de la découverte du procédé de cryptographie employé et même de la clef. (Fin.)

Fin de manœuvres

D'une voix éraillée par la laryngite, le lieutenant hurlait des ordres que personne n'entendait. Les genoux crottés, une molletière à demi déroulée, les jumelles brinbalant sur sa poitrine où les boutons de cuivre luisaient comme des pissenlits, il courait devant les groupes éparpillés qui le suivaient dans un tintamarre infernal leurs bras chargés de pommes mûres, un hameau soulevait au-dessus des frondaisons ses toits rouges d'où — c'est Bavolet, vannier ambulancier au civil, qui l'avait vu le premier — montaient vers le ciel, gonflés comme une voile bleue, de paisibles fumées blanches.

A cette vue, quelque chose avait craqué dans l'âme trop tendue des soldats et, comme ils arrivaient sous les arbres, ils sentirent qu'il était vain d'aller plus loin. D'ailleurs, furieux comme un Robinson dérangé dans son île, un arbitre était apparu sur le seuil d'une maison. Sa bouche ouverte avait fait un trou dans son visage rouge :

« Lieutenant! ... »

Le jeune officier courait, collait sa main au casque, et, les lèvres sèches, s'annonçait en bredouillant pendant qu'une harde de poules, le cou tendu déguerpissaient à toutes pattes. La conversation fut brève et quand le lieutenant revint, il était aussi rouge que le gros major qui se retirait à petits furibonds.

La subdivision avait déjà *compris* et, prévenant avec intelligence les ordres probables, s'était débarrassée des sacs qui gisaient dans l'herbe comme un troupeau paisant de bêtes à croupetons.

— « La section... anéantie par un feu meurtrier... attend ici jusqu'à... »

C'était la supposition du major arbitre que le lieutenant exposait ainsi à ses hommes, sans divulguer pourtant les appréciations qu'avaient obtenues ses initiatives tactiques. Mais déjà on n'écoutait plus. Et, à ce moment, Bavolet, l'oreille tournée vers le lointain, la face extasiée, annonça qu'il entendait une sonnerie de trompettes. En écho, il répéta un taratata fallacieux. Tous avaient aussi... *entendu*... quelque chose. Alors, tout en ne s'éloignant pas trop des sacs et des faisceaux de fusils, après que le chef de section eut accordé un repos déjà

pris à moitié, on décida que la fin des manœuvres avait sonné.

★

Le hameau paraissait désert. Seule, au bord de la route, une fontaine racontait avec ennui une histoire interminable, et des ombres bleues se blotissaient derrière les murs et sous les arbres. C'était midi, l'heure charmante entre toutes au service militaire.

Le verger n'était plus qu'un grouillement et qu'un éclat de rire. Dans un coin, le lieutenant parlait avec abandon à ses sous-officiers qui mouraient d'envie de se jeter à plat ventre dans l'herbe moelleuse. Mais l'heure de la détente n'était pas encore venue.

En un tournemain, les soldats avaient déballé leurs sacs. Le couteau, ouvert au poing, au risque de s'éborgner à chaque bouchée, ils s'étaient mis à manger en coupant au niveau des lèvres d'épaisses rouelles dans des saucissons que le jeune chef considérait avec mélancolie.

Une demi-heure plus tard, la tête appuyée au tronc des pommiers, la plupart des soldats fumaient, d'autres dormaient, leurs touchantes figures de petits hommes fatigués criblées de taches claires par le soleil qui filtrait au travers des feuillages. Quelques hommes avaient été tout de suite happés par les portes ouvertes des maisons, qui ne reparaitraient qu'au dernier moment, imperturbables et souriants. Ses chaussures à la main, un malchanceux s'en revenait cahin-caha de la fontaine où il avait baigné ses orteils bleuis et tuméfiés.

Lorsque la petite armée fut au trois quarts assoupie, le lieutenant s'assit à son tour, déboutonna sa tunique et ôta son casque qui libéra un tourbillon de boucles enfantines. Il tira de sa sabretache un reste de chocolat qu'il fourra tout entier dans sa bouche. C'était midi partout.

Quelque part — où cela pouvait-il bien être? — un dernier coup de fusil fit un trou dans le cristal de l'air.

★

Alors, au milieu du silence fragile, s'éleva le vagissement d'un marmot dans une maison. D'abord, ce fut un geignement léger. Puis le cri devint une sorte de hullement coupé d'arrêts prolongés pendant lesquels le nourrisson reprenait sans doute haleine. Après ces moments d'accalmie, la clameur recommençait avec plus de vigueur, ressemblant tantôt aux modulations enamourées d'un matou, tantôt à des glapissements aigus.

Déjà, quelques dormeurs avaient soulevé une paupière lourde de sommeil et maugréaient.

— « Ben, mon vieux, il a du souffle, le môme! » fit une voix qui bâillait.

Et comme les aboiements du moutard continuaient avec une force renouvelée, Mordau, qui était employé chez Foetisch, se mit sur son séant et exprima l'ire qui le soulevait :

— « Change de disque, nom d'une pipe! » Mais loin d'obtempérer, le gosse poussa de tels hurlements que l'appointé sanitaire Tscheppen, de l'Armée du Salut, se sentit appelé... à se mêler de quelque chose. Il s'approcha d'une fenêtre, regarda en collant son œil contre la vitre et fit un signe pour appeler ses camarades.

Lié au châlit par des courroies, un bébé de huit à dix mois gigotait désespérément en montrant son petit derrière nu. La chambre était dans un désordre répugnant: des vêtements d'homme et de femme traînaient dans tous les coins comme des cocons abandonnés, et des ustensiles de cuisine fraternisaient avec d'humbles objets de toilette.

Le petit homme, quand il vit tous ces visages bru-

nis, cessa un instant ses vocalises pour sucer gloutonnement son poing sale. Puis, de nouveau, sa peau se vio-
laça, sa bouche se tordit, ses joues reflurent sur ses
yeux et il poussa une vocifération qui émut jusqu'aux
entrailles le bon sanitaire et quelques jeunes pères de
famille. On alla chercher le lieutenant qui scrutait juste-
ment les horizons pour y découvrir la silhouette de quel-
que « ennemi » à gros galons dont l'absence commençait
de l'inquiéter. Il vint avec une lenteur calculée et énon-
ça gravement deux ou trois aphorismes pleins de bon
sens et de cœur sur l'indignité de certains parents. Il y
eut quelques grognements approbatifs et quelques ricane-
ments de célibataires.

Le petit hurlait de plus belle. Bientôt toute la sec-
tion se trouva réunie sous la fenêtre.

★

Il y a des gens de cœur qui ne se sentent audacieux
que devant une galerie et Tscheppen, le sanitaire, fit
.... quelque chose. Il brisa un carreau, tourna l'espagno-
lette, enjamba la tablette de la fenêtre et, louvoyant
entre les écueils, respirant à petites lampées à cause
d'une aigre odeur d'humanité qui flottait dans la pièce,
il s'approcha du marmot tout barbouillé de larmes et
de bave, et le délia.

Puis il le prit, le tendit au dehors, sortit à son tour
de l'ancre nauséabond, aspira l'air avec volupté et se
mit à pouponner l'enfant qui s'était tu.

Les plaisanteries crépitaient et les rires fusai-
ent. Un loustic faisait sucer au bébé une pastille retrouvée du
fond d'une poche parmi des débris de tabac et un autre
lavait doucement ses joues vernissées avec un grand
mouchoir rouge. Tous les soldats faisaient cercle autour
de l'évangélique sanitaire, sur la tête duquel personne
ne se fût étonné de voir se poser doucement une belle
gloire dorée bien découpée en rond.

Tout était candeur et bonté dans ce petit verger
quand, soudain, un rugissement fit sursauter les guer-
riers tous à la fois. En se retournant, l'ami des enfants,
pétrifié par l'apparition d'une rustique méduse qui écu-
mait, faillit laisser choir son doux fardeau.

.... La femme se précipite sur lui, lui arrache l'en-
fant qui se remet à hurler et elle investit les cinquante
bonnes têtes qui écoutent, sidérées, la lippe pendante et
les sourcils en circonflexe sur des yeux comme des O.

Quand elle a bien craché toutes ses injures, elle voit
l'officier Aussitôt sa colère se rallume et, devant
ses hommes qui sont bien un peu contents en leur par-
dedans de voir le lieutenant en prendre pour son grade,
elle dirige sur lui, sans reprendre souffle, une mitraille
d'insultes à le laisser pantois.

— « et puisque ça ne se passera pas comme
ça! Je me plaindrai au colonel je »

Décidément l'affaire se gâte, et il y a un carreau
cassé suivi d'une violation de domicile. Impossible d'im-
poser silence à cette mégère. Le lieutenant regarde son
bracelet-montre à plusieurs reprises: il voudrait bien
s'en aller. Et voilà encore que Bavolet se glisse à ses
côtés:

— « Mon yeutenant, y en a un qui s'amène là-bas! »

C'est vrai: un cavalier galope à travers champs.
L'officier se demande si c'est le même arbitre. Il
ragrafe son col, remet son casque et, énergique et déci-
dé, il commande: « Aux habits! » Puis, se retournant
vers la clabauzeuse, il lui décoche à son tour une ky-
rielle de gros mots que la section écoute avec ravisse-
ment. Bavolet murmure à son tour:

« Il a du cran! »

Même Tscheppen, lui qui dit « charrette » seulement

quand il est bien en colère, comprend. Et, sans qu'on
sache comment, voilà qu'un long bravo s'élève au milieu
des soldats et s'achève en huée pour la femme. Enfin le
lieutenant tire cent sous de son gousset, les lui tend:

— « C'est pour la vitre brisée! » Et il rejoint ses
hommes qui le regardent venir avec un intérêt nouveau.

Là-bas, le cavalier s'approche. Bavolet s'esclaffe:
« Ce n'est qu'un troubade! » L'estafette remet un ordre
que le lieutenant lit et rend après l'avoir signé.

★

.... A présent, la section en colonnes de marche
déambule sur la route qui conduit tout droit au canton-
nement. Jules, qui est le doux époux d'une femme à
poigne, lève de temps en temps son nez d'où tombe
toutes les minutes une goutte de sueur et il voit devant
lui, la sympathique silhouette de son lieutenant; alors
goguenard, il confie à son voisin:

— « C'est un bon type, mais quand il sera marié,
l'saura passer quelque chose à sa femme! »

Et, derrière la colonne, il y a de la poussière sou-
levée qui retombe avec lenteur et ternit les longues haies
trouées d'ombre.

W. Thomi.

Petites nouvelles

On se souvient que le regretté coolnel Sarasin, cdt. du
1^{er} corps, n'avait pu assister aux J.S.S.O. retenu qu'il était par
la douloureuse maladie qui devait l'emporter peu après; mais
il avait pensé quand même aux sous-officiers et leur avait
écrit les lignes que voici et qui sont, venant de la part d'un
tel chef, d'une inestimable valeur:

« Le rôle du sous-officier est tout particulièrement impor-
tant dans notre armée, et je lui ai de tout temps — alors
que j'étais jeune lieutenant déjà — voué mon attention. Les
sous-officiers, non seulement sont des auxiliaires précieux pour
l'instruction de la troupe, mais ils représentent, du point de
vue moral et national, des éléments d'ordre et de discipline,
des donneurs d'exemple.

« C'est à tort qu'on a pu parfois être enclin à se plaindre
d'eux. J'ai toujours dit à mes officiers: « Vous avez les sous-
officiers que vous méritez. » Et c'est vrai. Il faut donner à ces
soldats d'élite toujours plus de confiance. L'idéal n'est pas
toujours atteint, mais c'est sur eux, pour une large part, que
repose le moral de l'armée. Dans la grande famille militaire,
ils sont les frères aînés. Ils conseillent, ils guident, ils en-
traînent.

« Dans les temps que nous avons, les sous-officiers ont
une tâche peut-être plus difficile à accomplir; mais, parce
qu'ils sont dans le rang, près des soldats, ils peuvent juste-
ment l'accomplir avec efficacité.

« La preuve la meilleure nous en est donnée par la So-
ciété fédérale de sous-officiers, qui s'est acquis, grâce à l'effort
de ses dirigeants, une autorité considérable. J'ai pour l'œuvre
d'un Mœckli — il s'agit du secrétaire central — et celle du
Schaffhousois Weisshaupt, la plus haute estime. A l'armée et
au civil, tout le pays leur doit beaucoup. Qu'on n'oublie pas
que c'est aux sous-officiers qu'est due l'instruction préparatoire
de notre jeunesse. Qu'on n'oublie pas qu'à plus d'une reprise
ils ont su prendre une attitude courageuse, à laquelle toute la
population s'est vite ralliée: grâce à eux on n'a pas vu un
Grimm, condamné d'hier, s'asseoir à la présidence du Con-
seil national.

« Allez! on peut compter sur de tels citoyens: ils sont le
dévouement incarné. Pas de gloriole chez eux: ils servent à
leur rang avec autant de dignité que de modestie, et l'esprit
qui les anime fait d'eux des mainteneurs du patriotisme parmi
toutes les couches de notre peuple. »

Verbandsnachrichten

Der Kantonalverband aarg. Uof.-Vereine

wickelte am 18. Februar 1934 seine vom Unteroffiziersverein
Lenzburg wohl vorbereitete XXIII. Delegiertenversammlung ab.
Die acht Sektionen, die einen Gesamtmitgliederbestand von
642 Kameraden (im Vorjahre 646) aufweisen, waren durch
36 Delegierte und 21 Gäste vertreten. Die Versammlung, die
unter der sachkundigen Leitung des Kantonalpräsidenten Wacht-
meister Ernst Stesel, Brugg, in raschem Zug vor sich ging,